

— Liberté! criait l'une. — Mort! répondait l'autre, et mon esprit se remplissait de sang.

Un jour le vieux capitaine s'est retourné, a plissé les yeux et m'a jauté du regard : — Les pommiers ne portent pas de poires, me dit-il; tu as compris, mon petit gaillard? J'ai rougi : — Non, capitaine, répondis-je. — Ton père est un brave, tu deviendras un brave toi aussi, que tu le veuilles ou non!

Que tu le veuilles ou non! Cette parole s'est incrustée dans mon esprit, c'était la Crète qui parlait par la bouche du vieux capitaine. Je n'ai pas compris alors cette parole lourde de sens, mais beaucoup plus tard j'ai senti que j'avais en moi une force qui ne m'appartenait pas, une force plus haute que moi-même et que c'était elle qui me dirigeait. Maintes fois j'ai été prêt à m'avilir mais cette force ne me laissait pas faire — la Crète.

Et véritablement, par amour-propre, par l'idée que j'étais Crétois et par peur de mon père, j'ai réussi dès mon enfance à vaincre la peur. La nuit, je n'osais pas au début sortir seul dans la cour, dans l'obscurité; dans chaque coin, derrière chaque vase, sur la margelle du puits était tapi, muet, un petit démon velu, et ses yeux brillaient. Mais mon père m'a donné une bourrade, m'a fait sortir dans la cour et a verrouillé la porte derrière moi. Il n'y a qu'une peur que je n'avais pas encore réussi à vaincre : la peur que me donnait le tremblement de terre.

Souvent Mégalo Kastro tremblait dans ses fondations, on entendait un mugissement en bas, dans les souterrains du monde, l'écorce de la terre craquait et les pauvres hommes perdaient la tête. Quand le vent cessait subitement, que plus une feuille ne remuait et qu'un épais silence qui faisait frissonner s'abattait sur le monde, les habitants de Mégalo Kastro bondissaient hors de leurs maisons et de leurs magasins, regardaient tantôt le ciel, tantôt la terre et ne disaient plus un mot, de peur que le malheur ne l'entende et n'arrive, mais en eux-mêmes ils songeaient avec terreur : « Il va y avoir un tremblement de terre... » et ils faisaient le signe de la croix. Un jour l'instituteur, le vieux Patéropoulos, nous a expliqué pour nous rassurer : — Un tremblement de terre, ce n'est pas une affaire, mes enfants, n'en ayez pas peur. Il y a un taureau

sous le sol, qui mugit; il frappe la terre de ses cornes et la terre remue; les anciens Crétois l'appelaient Minotaure. Ce n'est pas une affaire. Mais après cette consolation de l'instituteur, notre frayeur a redoublé; un tremblement de terre c'était donc une chose vivante, une bête avec des cornes; elle mugit et s'agite sous nos pieds, et dévore les hommes.

— Et alors, pourquoi, dit un petit garçon grassouillet, Stratis, le fils du bedeau, pourquoi est-ce que saint Minas ne le tue pas? Mais le maître s'est emporté : — Ne dis pas d'âneries pareilles! cria-t-il; il est descendu de sa chaire et est venu tordre l'oreille de Stratis pour le faire taire.

Un jour pourtant où je passais dans le quartier turc, aussi vite que je pouvais, parce que l'odeur qu'exhalaient les Turcs m'éceurait, la terre s'est mise à trembler, les portes et les fenêtres ont grincé, un bourdonnement s'est élevé, comme si des maisons s'effondraient. Je suis resté au milieu de la ruelle, raide de peur; j'avais fixé les yeux sur la terre et j'attendais qu'elle s'ouvre et que le taureau apparaisse pour me dévorer. Et voilà que soudain une porte voûtée s'est ouverte, j'ai vu un jardin, et trois petites Turques ont bondi dans la rue, le visage découvert, pieds nus, dépeignées, se sont dispersées dans tous les sens, épouvantées, en poussant de petits cris, comme de jeunes hirondelles. Toute l'étroite ruelle sentait le musc. A partir de ce moment-là et pour toute ma vie le tremblement de terre a pris un autre visage; il n'avait plus le visage féroce d'un taureau : il ne mugissait plus, il piaillait comme un oiseau, le tremblement de terre et les petites Turques étaient devenus un. C'est la première fois que j'ai vu une force ténébreuse se confondre avec la lumière et s'illuminer.

Maine et mainte fois dans ma vie, tantôt volontairement, tantôt malgré moi, j'ai mis un masque commode sur les frayeurs — l'amour, la vertu, la maladie — et c'est ainsi que j'ai pu supporter la vie.

Ma première passion a été la liberté; la seconde dont il reste encore en moi quelque chose, et qui me tourmente, c'est la soif de la sainteté. Héros à la fois et saint, voilà l'image suprême de l'homme; dès mon enfance j'avais fixé au-dessus de moi, dans l'air bleu, cette image.

En ces années-là, chaque âme à Mégalo Kastro avait des